

CHRISTIAN DUFOUR



# LE DÉFI FRANÇAIS



REGARDS CROISÉS SUR  
LA FRANCE ET LE QUÉBEC



SEPTENTRION

Extrait de la publication



## LE DÉFI FRANÇAIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

*Le Défi québécois*, l'Hexagone, Montréal, 1989.

*La Rupture tranquille*, Boréal, Montréal, 1992.

*LETTRE aux souverainistes québécois et aux fédéralistes canadiens  
qui sont restés fidèles au Québec*, Stanké, Montréal, 2000.

*Le Défi québécois* (réédition) Presses de l'Université Laval,  
Sainte-Foy, 2000.

Christian Dufour

# LE DÉFI FRANÇAIS

Regards croisés sur la France et le Québec



SEPTENTRION

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Révision : Solange Deschênes

Correction d'épreuves : France Brûlé

Mise en pages et maquette de la couverture : Folio infographie

Si vous désirez être tenu au courant des publications  
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION  
vous pouvez nous écrire au  
1300, av. Maguire, Québec (Sillery) G1T 1Z3  
ou par télécopieur (418) 527-4978  
ou consulter notre catalogue sur Internet:  
[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)

© Les éditions du Septentrion  
1300, av. Maguire  
Québec (Sillery)  
G1T 1Z3

Diffusion au Canada:  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau  
Saint-Laurent (Québec)  
H4N 1S2

Dépôt légal – 1<sup>er</sup> trimestre 2006  
Bibliothèque nationale du Québec  
ISBN 2-89448-459-3

Ventes en Europe:  
Distribution du Nouveau Monde  
30, rue Gay-Lussac  
75005 Paris

*À ma mère*  
*À mon frère Pierre-Claude*





## Avant-propos

**L**A PREMIÈRE FOIS que je me suis rendu en 1968 dans cette voisine de Montréal qu'est New York, j'avais dix-huit ans et ne parlais à peu près pas anglais. Pourtant, je m'étais senti alors quelque part davantage chez moi dans la métropole américaine que ce ne serait le cas, quelques années plus tard, quand je me retrouverais pour la première fois à Paris, cette ville dont j'avais tant rêvé. J'avais pourtant l'impression de la connaître depuis toujours, à cause de ces innombrables références historiques, littéraires et cinématographiques qui étaient – et sont encore – au cœur de mon identité de Québécois. Mais, sur le coup, ce qui me frappa à Paris, ce fut toute une série de petites différences concrètes auxquelles je ne m'attendais pas : l'odeur caractéristique de la ville, le fait qu'il n'y avait pas de ketchup, juste une « sauce tomate » sans saveur et une moutarde toujours si forte qu'elle vous montait au nez. Les allées des parcs et des jardins publics étaient en gravier, et non en asphalte comme chez nous, la circulation automobile semblait toujours se faire en cercles concentriques, et non selon un axe nord-sud ou est-ouest, etc.

New York, au contraire, en dépit de la barrière linguistique, c'était l'Amérique du Nord; c'était chez nous, ou presque... De même, plus tard, malgré ma difficulté à m'adapter à l'accent britannique, l'Angleterre me semblera dans un premier temps étonnamment familière, en raison de prosaïques réalités comme l'emballage des cigarettes Craven A, les *breakfasts*, les *pubs*, les *grills* d'hôtels. Sans parler, évidemment, à l'abbaye de Westminster, du grandiose monument à la gloire de James Wolfe, qui ne saurait échapper à tout Québécois qui connaît son histoire, lui rappelant «l'autre» monument en l'honneur du conquérant du Canada, sur les plaines d'Abraham à Québec.

Ici et en Europe, un grand nombre de choses ont changé et se sont mélangées depuis 35 ans. On apprécie désormais au Québec la moutarde de Dijon, sans avoir pour autant renoncé à la bonne vieille Schwartz jaune serin; on y a aussi, parfois, le goût des petits déjeuners à la française – café au lait, croissants, confiture – même si on préfère le plus souvent déjeuner tout court de toasts, bacon et œufs. L'*English Breakfast* est incidemment meilleur au restaurant Fameux, coin Saint-Denis et Mont-Royal à Montréal, que celui que l'on doit ingurgiter, noyé dans le gras, dans tous les *Beds and Breakfasts* réunis des îles Britanniques. Je ne sais ce qu'il est advenu dans les *pubs* de la capitale anglaise, mais les tavernes interdites aux femmes sont maintenant disparues au Québec, alors que l'on peut trouver du vrai ketchup – du Heinz! – en France. Je n'ai pas noté non plus si les allées des parcs y étaient plus asphaltées que naguère, le point ne me semblant plus aussi important qu'à mon premier voyage. Car loin de se démentir avec le temps, mon amour pour un Paris que je connais désormais mieux est plus fort que jamais.

Comme souvent, le point de départ de cet essai politique est d'ordre personnel. Né en 1949, je n'ai pas vraiment de souvenir de la vie politique avant le début de la Révolution tranquille en 1960. Par ailleurs, je suis originaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean, l'une des régions les plus françaises du Québec, colonisée au siècle dernier en réaction à l'exode des Canadiens français aux États-Unis. Mon frère cadet, aujourd'hui décédé, avait l'habitude de dire : « Quand j'ai appris, vers cinq ou six ans, qu'il y avait des gens qui ne parlaient pas français, j'ai été étonné. Plus tard, quand j'ai réalisé qu'il y avait plus d'Anglais que de Français au Canada, cela m'a bouleversé. » Quand on fait partie de cette génération-là, quand on vient de cette région-là, il est difficile de ne pas être sensible à la notion d'un pouvoir québécois contrôlé par une majorité francophone. Une partie de mon intérêt pour le pouvoir français sur le plan mondial remonte à loin : je me rappelle ma fascination, enfant, pour la magnificence de Louis XIV telle que la révélait le grandiose portrait du monarque vieillissant par Hyacinthe Rigaud ; plus tard, c'est dans mes livres d'histoire au Séminaire de Chicoutimi que je méditerais sur les trop nombreux échecs du Roi-Soleil.

J'ai atteint l'âge adulte au cours des années 1960, marquées au Québec par la montée du mouvement indépendantiste et d'un fort consensus social de centre-gauche, spectateur fasciné de la refondation de la France moderne par ce géant de la politique mondiale qu'était de Gaulle, au voisinage de ces États-Unis si séduisants dans leur touffue vitalité contestataire. Plus tard, dans le processus qui culminera avec la rédaction du *Défi québécois* à la fin des années 1980, je travaillerai à comprendre les raisons de la profonde ambivalence identitaire québécoise. Je

découvrirai alors ce qui me semble toujours être la clé de l'énigme : une identité française ayant incorporé dans sa période de genèse des éléments britanniques, un conquérant devenu partie intégrante – pour le meilleur et pour le pire – de l'identité des Québécois. Après le général de Gaulle, Winston Churchill prit sa place dans la galerie des grands politiques à admirer.

S'intéresser au Québec, à la fois Nouvelle et Vieille France, succès et échec, c'est suivre une vieille et riche leçon d'histoire appliquée, toujours pertinente pour l'essentiel : indépendance, fédéralisme, société distincte ; complexité et hybridité identitaires. C'est se sentir un Nord-Américain qui regarde du côté de l'Europe, un francophone qui a un côté britannique, un Canadien dont la fidélité première va au Québec. La macédoine est toujours là pour ces jeunes Québécois dont on disait pourtant, il n'y a pas si longtemps, qu'ils n'étaient plus que des Américains du Nord parlant français : lors de l'invasion de l'Irak en 2003 par les États-Unis et leurs alliés, ils se rallièrent massivement à l'opposition dirigée par la France, faisant preuve d'un anti-américanisme parfois un peu facile, que l'on ne croyait plus en tout cas possible.

Ce livre origine d'une conviction profonde, en partie intuitive. Quelque part, le Québec renferme en lui non seulement le passé, mais aussi une partie de l'avenir de la France. Historiquement, il constitue sa seule colonie de peuplement qui a perduré jusqu'à présent, une partie d'elle-même transplantée en Amérique sous l'Ancien Régime et passée sous contrôle britannique en 1763. La question du Québec au sein du Canada et en Amérique du Nord préfigure le problème des relations de la France avec le monde anglophone et, jusqu'à un certain point, le

monde tout court. On peut en tirer d'utiles leçons pour l'avenir de la diversité et de la dualité. Comme d'autres Québécois, j'ai ressenti parfois comme une souffrance la trop grande solitude d'une patrie perçue comme un accident historique ou une parenthèse à refermer. Dans cet essai, je suis heureux de rattacher notre existence collective à la grande Histoire, y compris ses aspects contemporains. Je crois aussi qu'avec sa sensibilité hybride, à la fois nord-américaine et européenne, un Québécois est bien placé pour opérer ce type de synthèse transatlantique.

Le politique se pense à la frontière du droit, de l'histoire et de la littérature – dans une certaine mesure aussi de la philosophie –, bien davantage qu'en croisant la sociologie avec les autres sciences sociales apparentées, comme on le fait malheureusement de plus en plus dans le monde universitaire. Les dimensions irrationnelles et symboliques sont alors déportées aux marges de l'analyse, laissées pour insignifiantes, même si elles sont fondamentales pour l'étude d'un phénomène marquant comme le terrorisme. Il faut pourtant faire le pari de penser ce qui est difficile à penser, l'histoire qui se fait étant au moins autant le théâtre des passions humaines que le lieu où se déploient des processus impersonnels.

Entre les ultralibéraux, qui refusent de penser le politique dans ses aspects positifs, et les progressistes surinvestissant théoriquement et pratiquement le rôle de l'État, j'adhère à une conception plus existentielle et pragmatique du politique, imprégné de ce conservatisme qui m'apparaît constituer un élément fort, porteur d'avenir, de la tradition britannique comme de la tradition québécoise.

\*\*\*

Je tiens enfin à remercier Jean Provost, Gisèle Lalande, Mathieu Bock-Côté, Louis Balthazar, Guy Laforest et Marc Guenette pour leur indéfectible appui, de même que pour leurs judicieux conseils à l'égard de ce projet. Ma gratitude va aussi à Marcel Proulx et à Luc Bernier, respectivement directeur général et directeur de l'enseignement et de la recherche à l'École nationale d'administration publique.

## Introduction

À PARTIR DE L'EXPÉRIENCE FRANÇAISE et en référence à la situation québécoise, cet essai précise certains concepts, valeurs et façons de procéder liés à l'expérience historique des sociétés de langue française, qui paraissent porteurs d'avenir dans le contexte de la mutation mondiale en cours. Cette dernière est marquée par la révolution technologique, la montée du terrorisme et l'accélération de la mondialisation. Cette analyse se fera sur toile de fonds d'affaiblissement graduel du monde francophone depuis trois cents ans, avec un rappel de la dynamique de changement propre aux sociétés de langue française.

En ce qui a trait au Québec comme à la France, les vingt-cinq dernières années ont été marquées par un mélange de succès et d'échec qui introduit une part de confusion quant à l'avenir. Autant que de ne pas avoir accédé à l'indépendance, le grand échec politique du Québec contemporain réside dans son incapacité à imposer suffisamment sa société distincte au sein du Canada. Cela aurait pour effet de renverser le principal effet structurant de la Conquête britannique à son égard, le fait que le système constitutionnel canadien est incapable de reconnaître que la différence collective québécoise a des conséquences politiques particulières au sein du Canada.

Cet échec est inquiétant pour l'avenir d'une petite nation en processus de marginalisation dans un pays où elle risque la *folklorisation*<sup>1</sup>. Cela ne saurait empêcher de reconnaître que, pour l'heure, dans un contexte mondial d'exacerbation des phénomènes identitaires, la situation du Québec au sein d'une fédération canadienne décentralisée reste enviable. Au milieu de 325 millions de Nord-Américains anglophones, les Québécois ont réussi le tour de force de maintenir la modernité et l'ouverture de leur culture, tout en imposant sur leur territoire la nette prédominance du français sans exclusion de l'anglais.

Le bilan récent de la France paraît tout aussi contrasté. Dans le cours de l'année 2003, justifiée quant au fond, critiquable dans la forme, elle a incarné et dirigé l'opposition à l'invasion de l'Irak de Saddam Hussein par les États-Unis et leurs alliés; et elle l'a fait au nom de larges pans de l'opinion publique européenne et mondiale. Ce rôle de leader international dans le dossier géopolitique de l'heure n'a pas empêché, au même moment, un débat intense sur le déclin du pays depuis vingt ans, évolution admise implicitement sinon explicitement par la plupart des intellectuels français<sup>2</sup>. Après la victoire du NON au référendum français de mai 2005 sur la constitution européenne, suivie de l'humiliant octroi surprise des Jeux olympiques de 2012 à Londres, alors que le taux de chômage est au plus haut et que les banlieues du pays s'em-

---

1. Voir chapitre 6, «L'assimilation», p. 112, dans Christian Dufour, *Le Défi québécois*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989.

2. Ce débat se fit, entre autres, dans la foulée de l'efficace essai de Nicolas Baverez, *La France qui tombe* (Paris, Perrin, 2003). Voir à ce sujet *Le débat sur le déclin*, Commentaire (Plon), n° 104, hiver 2003-2004.



brasent, une certaine crise de l'identité française paraît évidente pour tout le monde.

Rien n'étant totalement inéluctable en politique comme dans la vie, une partie de l'avenir reste ouvert. On ne saura jamais ce qui serait arrivé si le démocrate Al Gore, qui en est venu à un cheveu de l'emporter sur le républicain George W. Bush, était devenu président des États-Unis en 2000. En réaction aux événements du 11 septembre 2001, il y aurait sans doute eu la riposte en Afghanistan, mais tout probablement pas la guerre en Irak. Quelque part, cela aurait tout changé. Or, il s'en est vraiment fallu d'un cheveu en 2000...

### *Points saillants de l'essai*

Les origines de la dynamique de type français remontent à plus de 400 ans. Marquée par une certaine «obsession de l'Un», elle a été ponctuée tous les trois quarts de siècle de crises de plus en plus graves, qui touchaient le cœur de l'identité française et qui ont entraîné un affaiblissement graduel du pays. Si elle devait se produire, la prochaine crise découlerait vraisemblablement de la rigidité d'une société à la fois *cassante* et *cassable*, qui éprouve de la difficulté à s'adapter au nouveau contexte mondial, un consensus spécifiquement français contre la mondialisation ayant fait son apparition depuis vingt ans. On peut craindre que la tension ne devienne trop forte entre un art de vivre déstructuré par la postmodernité et menacé par la mondialisation, et les idéaux individuels et collectifs élevés qui restent à la base de l'identité française. L'opposition à la guerre en Irak aura-t-elle été un chant du cygne politique camouflant mal, sous un justificatif de nature universaliste, le conservatisme

d'une identité nationale entrée dans une phase de repli défensif? Cela dit, le pays a manifesté à plusieurs reprises dans le passé une exceptionnelle faculté de rebond, qu'il n'a vraisemblablement pas perdue.

Ces dernières années, la France a perdu du pouvoir dans ses trois grandes interfaces historiques: européenne, atlantique et méditerranéenne-coloniale. Dans l'interface européenne, lui sera-t-il possible de se redonner une marge de manœuvre par rapport à une union européenne qui ne sera définitivement pas à la hauteur des rêves de Jean Monnet? Une priorité devrait être de freiner la fuite en avant de la France dans l'Europe, afin qu'elle ne se retrouve pas systématiquement sur la défensive dans une aire européenne trop exclusivement privilégiée, alors que le décalage grandira entre les aspirations mondiales françaises de type gaullien et la réalité de la situation géopolitique du pays au sein du vieux continent. Sans que cela n'implique une renonciation au partenariat privilégié avec l'Allemagne, la reconstruction d'une relation plus positive avec l'autre vieille puissance européenne, la Grande-Bretagne, faciliterait le rééquilibrage. Dominée par la relation avec le monde anglophone, l'interface atlantique de la France a été marquée récemment par une intense francophobie au sein de la seule hyperpuissance de ce monde, les États-Unis. À ce sujet, l'expérience du Québec paraît essentielle car, alors qu'elle était encore dans sa période de genèse, l'identité québécoise a incorporé au XVIII<sup>e</sup> siècle un apport britannique qui persiste encore aujourd'hui, de façon en partie positive.

Cette dynamique de type français prend place dans un contexte mondial en mutation, où jouent simultanément des facteurs économiques, technologiques et identitaires. Contrairement à la situation antérieure marquée par

l'équilibre entre deux super-grands, nous sommes entrés dans une période instable, dominée par les seuls États-Unis. À la fois hégémonique et isolée, l'île américaine est sans compétiteur étatique de son niveau, tout en paraissant trop faible pour imposer réellement ses volontés au reste du monde, qu'elle connaît mal. Par ailleurs, le politique est sorti affaibli de l'effondrement du monde communiste, qui a entraîné la perte de crédibilité des idéaux socialistes ou sociodémocrates au bénéfice du tout à l'économie et du capitalisme à l'américaine. Sans compétiteur idéologique, ce dernier a tendance à devenir rigide et dogmatique, rappelant parfois un « capitalisme sauvage » que l'on croyait révolu.

Dans les années 1990, une période d'optimisme a suivi l'effondrement pacifique du bloc communiste, le triomphe du modèle américain et les merveilles initiales de la révolution informatique. Les coûts et les risques de la mondialisation sont maintenant plus évidents pour tout le monde, le terrorisme paraissant la manifestation la plus destructrice du phénomène. La période actuelle est marquée par l'exacerbation des phénomènes identitaires et le retour des nationalismes, les identités collectives s'interpénétrant de façon parfois destructrice, comme dans l'affaire des caricatures de Mahomet. La multiplication des informations résultant de la révolution technologique n'est pas synonyme de meilleure communication entre les peuples et les individus. Dans ce contexte, l'objectif doit être moins d'abolir les frontières que de retracer les points de référence et les enracinements dont les identités ont besoin pour s'ouvrir les unes aux autres.

Partout dans le monde, on assiste à une montée de l'irrationnel, y compris dans les pays avancés. Affaiblis par

une attaque exceptionnellement réussie au cœur de leur identité collective par les terroristes d'al-Qaïda, les États-Unis de George W. Bush ont régressé dans l'irrationnel en se retournant contre un régime irakien qui n'était pas impliqué dans les événements du 11 septembre 2001. L'intégration du concept « d'axe du mal » à l'idéologie officielle américaine illustre cet irrationnel imprégnant une politique internationale auparavant plus réaliste. Dans la foulée de la guerre en Irak, ce fut l'une des causes de l'ébranlement de l'Alliance atlantique en 2003, s'ajoutant à une dissociation de plus en plus grande entre les intérêts de l'Europe et ceux des États-Unis depuis la chute du communisme au début des années 1990. Se rattachant moins à des États qu'à des processus de décomposition identitaire, le phénomène terroriste a pris une ampleur nouvelle, menaçant pour la première fois l'ensemble de l'humanité. C'est la nouvelle arme des damnés de la terre, lesdits damnés pouvant être riches à millions et vivre en plein cœur de l'Occident. Une des erreurs de George W. Bush fut de rattacher immédiatement le nécessaire combat à mener contre le terrorisme au concept de guerre, revitalisant automatiquement ainsi la tragique tradition guerrière de l'humanité.

Dans ce contexte mondial en mutation, quels sont les valeurs, les façons de procéder et les concepts liés à l'expérience historique des sociétés de langue française? Ressort tout d'abord le legs de Descartes renforcé par le siècle des Lumières: la rationalité. L'obligation d'expliquer et de défendre ses comportements et ses valeurs est précieuse dans un monde où progresse un irrationnel destructeur. La France l'a rappelé au sujet de l'Irak, l'opposition française à la guerre manifestant au surplus le fait que la fon-



COMPOSÉ EN DANTE CORPS II,3  
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE  
CE SECOND TIRAGE A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 2006  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MARQUIS  
À CAP-SAINT-IGNACE  
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN  
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION